

*Le Restaurant
de l'amour retrouvé*

Titre original : *Shokudô katatsumuri*

© 2008, Ito Ogawa/Poplar publishing Co.Ltd.
Edition française publiée avec l'autorisation de Poplar publishing,
Co. Ltd. par l'intermédiaire du bureau des Copyrights Français,
Tokyo

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0936-0

OGAWA Ito

*Le Restaurant
de l'amour retrouvé*

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions
Philippe Picquier*

Quand je suis rentrée à la maison après ma journée de travail au restaurant turc où j'ai un petit boulot, l'appartement était vide. Complètement vide. La télévision, la machine à laver et le frigo, jusqu'aux néons, aux rideaux et au paillason, tout avait disparu.

Un instant, j'ai cru que je m'étais trompée de porte. Mais j'avais beau vérifier et revérifier, c'était bien ici, le nid d'amour où je vivais avec mon petit ami indien. La tache en forme de cœur, abandonnée au plafond, en était la preuve irréfutable.

On aurait dit le jour où l'agent immobilier nous avait montré l'appartement pour la première fois. Seulement, à la différence de ce jour-là, il flottait dans la pièce un léger parfum de garam masala et, au beau milieu du salon désert, luisait la clé de mon copain.

Dans cet appartement que nous avons eu du mal à trouver, nous passions nos nuits dans le

même futon, côte à côte, main dans la main. La peau de mon amoureux indien exhalait toujours un arôme épicé. Les vitres étaient décorées de cartes postales du Gange. J'étais parfaitement incapable de déchiffrer les lettres en hindi qui arrivaient de temps à autre d'Inde, mais il me suffisait de poser le doigt sur les caractères pour avoir l'impression d'être reliée à ma famille indienne, submergée de tendresse.

Un jour, on irait sans doute en Inde, tous les deux.

C'est comment, une cérémonie de mariage à l'indienne ?

Je m'abandonnais à de doux rêves, aussi sucrés qu'un lassi à la mangue.

Cet appartement renfermait, condensés, les souvenirs de trois années de vie commune avec mon fiancé et tout ce que nous possédions de plus précieux.

Chaque soir, je cuisinai en attendant son retour.

L'évier était petit mais nanti d'une paillasse carrelée, et l'appartement, qui faisait l'angle, avait des fenêtres sur trois côtés. Lorsque j'étais de service du matin au restaurant, la joie de préparer le repas en fin d'après-midi, dans la lumière orangée du soleil déclinant, était un bonheur sans pareil. Il y avait également un four à gaz, pas très performant mais un four à gaz quand même, et comme la cuisine aussi avait une fenêtre, quand je

dînais seule, je pouvais faire griller du poisson séché sans que l'odeur envahisse la maison, c'était pratique.

J'avais aussi tous mes ustensiles de cuisine préférés.

Le mortier de l'ère Meiji hérité de ma grand-mère aujourd'hui disparue, le baquet en bois de cyprès dans lequel je gardais le riz au chaud, la cocotte en fonte Le Creuset enfin achetée avec mon premier salaire, les baguettes de cuisine à pointe fine dénichées chez un marchand spécialisé de Kyôto, le couteau d'office italien que m'avait offert le chef d'un restaurant bio pour mes vingt ans, mon tablier en lin si agréable à porter, les galets ronds indispensables à la confection des aubergines en saumure, sans oublier la poêle en fonte pour laquelle j'avais fait tout le trajet jusqu'à Morioka.

La vaisselle, le grille-pain, le papier sulfuré, tout, absolument tout avait disparu. Nous n'avions pas beaucoup de meubles, mais des ustensiles de cuisine, si. Tous mes compagnons de cuisine. Je puisais dans l'argent gagné chaque mois grâce à mon petit job pour me constituer une batterie d'ustensiles qui me dureraient longtemps, même s'ils coûtaient un peu cher. Et dire qu'ils commençaient tout juste à être faits à ma main...

A tout hasard, j'ai ouvert les placards de la cuisine, les uns après les autres, pour vérifier.

A l'intérieur, ne subsistaient que des traces de ce qu'ils avaient contenu, j'avais beau chercher à tâtons, mes mains ne rencontraient que le vide. Même les prunes séchées, reliques des heures passées avec ma grand-mère, quelques années auparavant, à les faire sécher et les préparer une à une, s'étaient purement et simplement évaporées.

Pareil pour les ingrédients achetés en prévision des croquettes de semoule et pois chiche à la crème que je me faisais un plaisir de déguster le soir même avec mon petit ami végétarien.

C'est là que soudain, au fait !, j'ai couru vers l'entrée et me suis précipitée dehors, en chaussettes.

Le seul aliment fermenté japonais que mon fiancé aimait, c'étaient les légumes en saumure que je préparais. Ça, il en mangeait tous les jours. Sans la saumure de son de riz héritée de ma grand-mère, ils n'auraient pas eu le même goût.

Je rangeais toujours la jarre de saumure dans le réduit du compteur à gaz, à côté de la porte d'entrée, où la température et l'humidité étaient idéales. Il y faisait frais même au cœur de l'été, et inversement, en hiver, la température était plus élevée que dans le réfrigérateur, c'était parfait pour la conserver.

C'était un précieux souvenir de ma grand-mère.

Je vous en prie. Faites que la saumure soit encore là...

J'ai ouvert la porte en priant : la chère jarre m'attendait patiemment dans l'obscurité.

J'ai ôté le couvercle et inspecté l'intérieur. Pas de doute, la forme imprimée ce matin par la paume de ma main était toujours visible. Des feuilles de navet vert pâle émergeaient à la surface. Les navets en saumure, épluchés en laissant seulement une petite touffe de feuilles et incisés en croix à l'extrémité, sont doux et juteux.

Ouf !

Instinctivement, j'ai pris la jarre à deux mains et l'ai serrée contre ma poitrine. Elle était toute fraîche. C'était mon ultime planche de salut.

J'ai remis le couvercle et, la lourde jarre de saumure sous un bras, je suis retournée à l'intérieur où j'ai ramassé avec les orteils la clé abandonnée, puis, mon panier dans l'autre main, j'ai quitté l'appartement vide.

La porte s'est refermée dans un claquement sonore, comme pour l'éternité.

J'ai pris les escaliers au lieu de l'ascenseur et, en faisant bien attention à ne pas lâcher la jarre de saumure, j'ai descendu les marches lentement, une par une, et je suis sortie de l'immeuble. A l'est, une lune tronquée flottait dans le ciel.

Je me suis retournée ; le vieil immeuble, construit trente ans plus tôt, me dominait dans la pénombre, pareil à un monstre tapi là.

Notre nid d'amour, pour lequel j'avais soudoyé notre propriétaire en lui offrant des madeleines

faites maison pour obtenir un bail sans la caution d'un garant. Mais je ne pouvais plus rester ici.

J'ai tourné le dos à l'immeuble et je suis allée chez le propriétaire pour lui rendre les clés. C'était la fin du mois, j'avais payé le terme suivant quelques jours plus tôt. Puisqu'il fallait normalement un mois de préavis pour résilier le bail, je pouvais immédiatement quitter l'appartement sans que cela pose de problème. De toute façon, il ne restait plus rien à l'intérieur, comme après un déménagement.

Dehors, la nuit était tombée. Sans montre ni téléphone portable, je ne savais même pas quelle heure il était.

D'un pas lourd, j'ai parcouru la distance entre plusieurs stations pour rejoindre la gare routière, où j'ai dépensé presque tout ce qui me restait dans un billet pour l'autocar longue distance de nuit.

Le car pour mon village natal, où je n'avais pas remis les pieds depuis que je l'avais quitté au printemps de mes quinze ans.

Il a démarré tout de suite et nous a emportés, ma jarre de saumure, mon panier et moi.

Les lumières de la ville défilaient derrière la vitre.

Adieu !

Dans mon cœur, j'ai agité la main.

J'ai fermé les yeux et tout ce qui m'était arrivé depuis ce jour-là s'est bousculé dans ma tête,

comme des feuilles mortes balayées par le vent d'hiver.

Depuis mon départ à l'âge de quinze ans, je n'étais jamais retournée dans mon village natal.

J'ai grandi dans un village paisible au cœur d'une vallée, en pleine nature, un endroit que j'adorais. Mais le soir de la cérémonie de fin d'études du collège, je suis partie de chez moi. Comme aujourd'hui, par l'autocar longue distance de nuit.

Depuis ce jour-là, mes relations avec ma mère se réduisaient aux vœux du Nouvel An. Quelques années après mon départ, la photo en couleurs d'un cochon endimanché, vêtu d'une belle robe et tendrement serré contre ma mère fagotée comme une artiste de rue, avait fait son apparition sur les cartes de vœux.

En ville, j'habitais chez ma grand-mère.

Lorsque je rentrais, j'ouvrais dans un grincement la porte coulissante un peu branlante en criant « c'est moi ! » et ma grand-mère, affairée à la cuisine, m'accueillait avec un sourire bienveillant.

C'était ma grand-mère maternelle. Elle vivait dans une vieille maison en bordure de la ville, un quotidien dénué de luxe mais en accord avec les saisons, qui conférait à chaque jour sa juste valeur. Elle s'exprimait avec élégance, était avenante mais ferme et portait le kimono à merveille. Je l'adorais pour tout cela.

Quand j'y repensais, mes dix années en ville s'étaient écoulées en un clin d'œil.

J'ai essuyé la vitre couverte de gouttelettes ; mon visage se reflétait dans la nuit noire. Le bus avait traversé les quartiers où s'alignent les grands immeubles et filait sur l'autoroute.

Depuis que j'étais en couple, je ne m'étais pas fait couper les cheveux une seule fois, à part la frange, et mes tresses m'arrivaient au milieu du dos. Parce que mon petit ami disait qu'il aimait les filles aux cheveux longs.

Les yeux rivés sur mon reflet un peu flou dans l'obscurité, j'ai ouvert la bouche, le plus grand possible. Exactement comme le ferait une baleine en train d'ingurgiter une énorme quantité de poissons, j'ai avalé le paysage qui défilait en noir et blanc.

Et, à cet instant, mes yeux ont plongé dans les yeux de mon moi d'avant. Du moins, c'est l'impression que j'ai eue.

C'était fugace, mais j'ai cru me voir dix ans plus jeune, le nez collé contre la vitre à rêver des lumières de la ville, dans l'autocar qui s'éloignait en sens inverse.

Je me suis vite retournée pour suivre du regard le car qui venait de croiser le mien. Mais la distance qui les séparait augmentait à toute allure, éloignant inexorablement le passé de l'avenir, et la vitre s'est de nouveau couverte de gouttes d'eau.

Quel âge avais-je, au fait ? Lorsque j'avais décidé de faire de la cuisine mon métier.

Cuisiner était, dans mon existence, comme un arc-en-ciel fragile qui flotterait dans la pénombre.

Ensuite, alors que je m'étais plongée dans l'excitation de la grande ville, que j'arrivais enfin à bavarder et à rire comme n'importe qui d'autre, ma grand-mère avait paisiblement rendu son dernier souffle.

Tard un soir, au retour de mon petit boulot dans un restaurant turc, une pile de donuts recouverte d'une serviette en papier était posée sur la table et, à côté, ma grand-mère était morte, comme endormie.

J'ai collé mon oreille contre sa maigre poitrine, sans rien entendre, j'ai placé la paume de ma main devant sa bouche et son nez, sans sentir le moindre souffle. Je savais bien qu'elle ne ressusciterait pas. Je ne me suis pas dépêchée d'appeler quelqu'un, j'ai décidé de passer cette dernière soirée en sa compagnie, rien que nous deux.

Peu à peu, son corps s'est refroidi et raidi. A ses côtés, j'ai passé la nuit à manger les donuts. Elle avait mélangé des graines de pavot à la pâte saupoudrée de cannelle et de cassonade, jamais je n'oublierai ce goût suave.

Avec chaque donut de la taille d'une bouchée, moelleusement frit à l'huile de sésame, que je

déposais dans ma bouche, les journées baignées de soleil passées avec ma grand-mère me revenaient à l'esprit, telles des bulles vaporeuses.

Ses mains blanches aux veines bleues saillantes en train de mélanger la saumure de son de riz. Son frêle dos arrondi, penché sur le mortier à piler. Son profil charmant lorsqu'elle vérifiait l'assaisonnement, portant à sa bouche une minuscule cuillerée déposée au creux de sa main.

Ces souvenirs, toujours présents à mon esprit, ne m'ont jamais quittée.

C'est au cours de cette période difficile que j'ai rencontré mon petit ami indien.

Il travaillait dans le restaurant indien voisin du restaurant turc où j'avais un petit job, il était serveur la semaine et musicien pour le spectacle de danse du ventre le week-end. Nous avons fait connaissance en allant jeter les poubelles derrière le restaurant, échangeant quelques mots pendant nos pauses ou après notre service, au moment de rentrer.

C'était un garçon gentil, grand, avec de beaux yeux. Il était un peu plus jeune que moi et parlait quelques mots de japonais. Son sourire et son japonais hésitant et comique me faisaient oublier, un bref instant, la disparition de ma grand-mère, ce sentiment de perte proche du désespoir qui était le mien.

Quand je repense à cette époque, dans mon esprit, l'Inde et la Turquie sont intimement mêlées. Je revois mon amoureux au visage typique d'Indien, peau basanée et regard clair, manger un curry aux haricots et aux légumes, avec en toile de fond, allez savoir pourquoi, la Turquie, sa mer bleue et ses mosquées aux murs carrelés.

C'est sans doute à cause de l'endroit où nous nous sommes rencontrés.

Finalement, mon petit job dans ce restaurant turc aura été le plus long de tous. Pendant près de cinq ans, j'y ai travaillé presque tous les jours à temps plein, les dernières années en cuisine, avec les autres cuistots venus tout droit de Turquie.

A ce moment-là, après une séparation et une rencontre aussi soudaines qu'un tsunami, le fait de simplement vivre me demandait chaque jour un terrible effort physique et psychologique, mais quand j'y repense, ces journées me semblent uniques, proches du miracle.

A ce point de mes souvenirs, j'ai poussé un gros soupir. Il fallait que je prévienne le fameux restaurant turc.

La vitre qui jusqu'alors était voilée par les gouttes d'eau reflétait maintenant l'intérieur de l'autocar, comme la surface de l'eau. Les passagers, une douzaine à peine, dormaient tous, le dossier de leur siège incliné en arrière. Mon

visage aux contours indistincts se détachait sur l'obscurité d'un bleu limpide.

Le soleil allait bientôt se lever.

Pour me changer les idées, j'ai entrouvert la fenêtre, le ciel commençait à blanchir peu à peu.

Un parfum d'iode se mêlait discrètement au vent.

En m'étirant, j'ai aperçu les pales d'une éolienne en mouvement. Piquées sur une prairie immense, quelques turbines blanches dominaient le paysage, leurs pales tournant à une vitesse folle.

Le froid m'a saisie, s'immisçant par les pores de ma peau, et un frisson m'a traversée. Vêtue seulement d'une jupe au-dessus du genou avec des chaussettes hautes et d'un tee-shirt à manches longues, j'avais les extrémités engourdis par le froid.

L'autocar arriverait bientôt à la gare routière, son terminus.

L'air sentait la pluie au loin.

Je suis descendue du car au rond-point devant la gare décrépite.

J'aurais pu croire que mon départ datait d'hier, tellement rien n'avait changé. Seules les couleurs s'étaient fanées, tout avait un peu blanchi, comme un paysage dessiné aux crayons de couleurs qu'on aurait ensuite gommé.

Il me restait près d'une heure avant le départ du minibus qui assurait la correspondance ; je suis entrée dans une supérette toute proche, où j'ai dépensé mes derniers sous pour un paquet de fiches bristol reliées par un anneau et un marqueur noir. Le magasin sentait le neuf, lui, avec son sol bien briqué et tout brillant.

Sur les fiches, j'ai écrit les mots du quotidien qui me seraient nécessaires dorénavant, un par page, en caractères bien nets et lisibles.

Bonjour.

Il fait beau, n'est-ce pas ?

Comment allez-vous ?

Je voudrais ceci.

Je vous remercie.

Enchantée.

Au revoir, bonne journée à vous.

S'il vous plaît.

Pardon, je suis désolée.

Je vous en prie.

C'est combien ?

Je m'étais aperçue d'une chose.

La veille, lorsque j'avais voulu acheter mon billet d'autocar au guichet, ou plutôt, quand j'étais allée rendre les clés au propriétaire, enfin non, à l'instant même où j'avais ouvert la porte de l'appartement vide...

Ma voix était devenue transparente.

Pour faire simple, il s'agissait peut-être d'une sorte de névrose déclenchée par le choc psychologique.

Cela ne voulait pas dire que j'étais devenue incapable de parler.

Ce n'était pas ça, ma voix avait purement et simplement disparu de mon organisme. Comme quand on baisse le volume de la radio à zéro. La musique et les voix vibraient en moi, mais rien ne sortait.

J'avais perdu ma voix.

Cela m'avait un peu surprise, mais pas attristée. Ça ne me manquait pas. J'avais l'impression que mon corps s'était allégé. Et comme de toute façon, je n'avais envie de parler à personne, ça tombait très bien.

Je voulais prêter l'oreille à la voix qui venait de mon cœur, celle que moi seule pouvais entendre. C'est ce qu'il fallait faire, j'en étais certaine.

Mais j'avais déjà vingt-cinq ans d'existence derrière moi et je savais que, dans les faits, il était impossible de vivre sans communiquer avec autrui.

Sur la dernière fiche, j'ai écrit :

Pour certaines raisons, je n'ai plus de voix en ce moment.

Et je suis montée dans le minibus miteux.

A la différence de l'autocar longue distance qui filait dans la nuit, le minibus dans lequel j'étais installée roulait très lentement. Avec le lever du jour, j'ai soudain eu faim. Je me suis rappelé que j'avais laissé une partie des *onigiri* de mon déjeuner de la veille, et j'ai sorti le reste de mon panier. Celui-ci ne contenait plus que mon portefeuille avec quelques pièces dedans, une petite serviette et des mouchoirs en papier.

Pour faire des économies, je préparais chaque matin de ces boulettes de riz que j'emportais au travail. Au restaurant turc qui m'employait, il fallait payer pour manger sur place.

Avec l'argent mis de côté, nous devions un jour ouvrir un restaurant ensemble, mon petit ami et moi. Fallait-il plutôt dire *nous aurions dû*, ou *nous devons*, comme si c'était encore le cas ? J'ai tenté d'y réfléchir, mais dans ma tête, tout est devenu blanc, comme noyé sous un flot de peinture blanche.

Les économies faites pour nous installer à notre compte, nous les gardions non pas à la banque, mais chez nous dans un placard. Je faisais des liasses de cent mille yens et, quand elles atteignaient un million, je glissais le tout dans une enveloppe que je fermais avec du scotch et cachais dans un placard, entre deux matelas qui ne servaient pas habituellement. Et il n'y en avait pas qu'une seule, de ces enveloppes d'un million de yens économisés en rognant sur tout. Quand

j'essayais de me souvenir de leur nombre, un nouveau torrent de peinture blanche déferlait immédiatement dans ma tête.

Ecartant le papier aluminium tout froissé, j'ai découvert un *onigiri* à moitié écrasé. Je l'ai saisi entre mes doigts et porté à ma bouche, il avait un goût saumâtre. C'était vraiment la dernière des prunes séchées préparées avec ma grand-mère.

Nous les avons veillées la nuit à tour de rôle, pour éviter qu'elles moisissent. Pendant la période de séchage où, trois jours durant, elles occupaient toute la véranda, elles devaient être retournées régulièrement, à quelques heures d'intervalle, et pétries légèrement du bout des doigts pour les ramollir. Même sans utiliser de feuilles de pérille de Nankin, les prunes séchées de ma grand-mère viraient au rose.

La dernière prune dans la bouche, je suis restée immobile un moment. Son acidité me pénétrait jusqu'à la moelle. Cette prune dans ma bouche avait pour moi autant de prix qu'une pierre précieuse cachée. Les jours passés en compagnie de ma grand-mère me revenaient. Les larmes me sont montées aux yeux mais j'ai réussi à les retenir, la gorge nouée.

C'était ma grand-mère qui, en douceur, m'avait fait pénétrer dans l'univers de la cuisine.

Au début, je m'étais contentée de regarder, mais au fil du temps, j'avais pris place à ses côtés devant les fourneaux et j'avais appris à cuisiner.

Elle ne me donnait que peu d'explications mais elle me faisait goûter aux plats à chaque étape de leur préparation. Peu à peu, mon palais a emmagasiné les consistances, les textures, les goûts.

A l'époque où je vivais chez ma mère, pour moi, faire la cuisine, c'était réchauffer quelque chose au four à micro-ondes ou ouvrir une boîte de conserve. J'étais dans l'erreur la plus totale. Ma grand-mère préparait tout elle-même, la pâte de miso, la sauce de soja, le radis blanc râpé et séché. Le jour où j'ai découvert qu'un simple bol de soupe de miso recelait tout un tas de vies – celles des petites sardines et de la bonite séchées, des graines de soja et du levain de riz –, j'ai été sidérée.

La silhouette de ma grand-mère en train de s'affairer dans la cuisine m'apparaissait nimbée d'une lumière à la fois divine et sublime, et il me suffisait de la contempler de loin pour me sentir apaisée. Le simple fait de l'aider me donnait l'impression de prendre part, moi aussi, à une tâche sacrée.

Les expressions qu'elle employait, *c'est juste bien*, *c'est relevé comme il faut*, ne m'évoquaient rien, à moi qui ne savais pas cuisiner. Mais, progressivement, j'ai fini par comprendre. Ma grand-mère désignait la perfection, l'équilibre idéal d'une préparation par des formules vagues comme « c'est juste bien » et « c'est relevé comme il faut ».

A mon insu, la prune séchée avait graduellement fondu ; il ne me restait plus sur la langue qu'un petit noyau et des souvenirs.

En ville s'épanouissaient les derniers jours de l'été, mais ici, l'automne était déjà bien installé. Manger l'*onigiri* m'avait donné encore plus froid, au fond du minibus, je tremblais de tous mes membres. J'aurais bien aimé boire quelque chose de chaud, mais j'étais déjà dans le bus et, de toute façon, je n'avais plus d'argent pour me payer une boisson.

J'ai couché la jarre de saumure sur mes genoux, comme un nourrisson. Il me semblait qu'ainsi, j'aurais un peu plus chaud.

Le front collé à la vitre, j'ai regardé le paysage.

La topographie de mon village natal, qui s'était presque effacée de ma mémoire, me revenait peu à peu, comme une photographie qui se révèle progressivement. Sur la carte ancienne que j'avais dans la tête, j'ajoutais les maisons récemment construites et les nouveaux magasins.

Le minibus continuait son chemin, quittant la ville pour s'enfoncer dans les montagnes. Je devais être nerveuse, mon cœur cognait dans ma poitrine.

A chaque virage apparaissaient au loin les Mamelons. Deux montagnes verdoyantes, comme serrées l'une contre l'autre. Elles faisaient à peu près la même taille et chacune était coiffée d'un rocher au sommet. De loin, elles rappelaient les

seins d'une femme allongée sur le dos, d'où ce nom, les Mamelons, par lequel les gens du coin les désignent depuis toujours.

C'était là qu'on avait installé l'un des plus hauts sites de saut à l'élastique du Japon, entre les Mamelons, surplombant la vallée qui formait un creux entre les deux seins. Je l'avais vu par hasard aux informations quelques années plus tôt. Impossible de rater les bannières d'un rose vif pétant qui clamaient *Bienvenue au village du saut à l'élastique !* de chaque côté de l'étroite route de montagne à peine assez large pour une voiture. Il y avait aussi un grand panneau incongru. A coup sûr, Néocon avait quelque chose à voir avec tout ça.

En descendant du bus, j'ai montré la fiche *Je vous remercie* au chauffeur pour lui dire au revoir. Devant moi, les mots *Bienvenue au village du saut à l'élastique !* dansaient dans le vent.

Le ciel nuageux laissait échapper des gouttes de pluie éparses. La jarre de saumure sous le bras droit, mon panier fermement serré dans la main gauche, je me suis mise en marche vers la maison familiale.

En cours de route, prise d'un besoin pressant, je me suis arrêtée dans les buissons. Dans ce village de moins de cinq mille habitants, on rencontrait rarement quelqu'un sur les chemins de montagne. Alors que j'urinais vigoureusement, une petite grenouille verte a surgi de nulle part et

m'a regardée fixement. J'ai tendu la main vers elle et elle a avancé ses pattes froides, s'accrochant à ma paume.

J'ai fait mes adieux à la grenouille et me suis remise en route. Sur le chemin bordé de cèdres, un écureuil, sa queue touffue bien dressée, s'est enfui devant moi.

Petit à petit, les Mamelons se sont rapprochés. Une poussée d'adrénaline est montée du plus profond de mon corps.

La jarre de saumure dans une main et le panier dans l'autre, je suis restée un moment immobile devant la maison. Les gens du village l'avaient surnommée le Palais Ruriko. Ruriko, c'est le prénom de ma mère. Sur un vaste terrain, outre la maison, il y avait le bar *Amour* qu'elle tenait, une remise et un potager. Les jours vécus ici avec ma mère se superposaient en de multiples couches, comme un millefeuille.

Devant le portail, un grand palmier chanvre, sans doute planté récemment, penchait sur le côté, maussade. Peut-être que l'environnement ne lui convenait pas, les feuilles les plus basses, déjà fanées, avaient viré au marron. Ce terrain isolé, défriché au cœur de la forêt, appartenait au départ à l'amant de ma mère, mieux connu sous le nom de Néocon.

Une espèce de château aux couleurs mornes, comme si on l'avait soigneusement saupoudré de cendres, pour lequel on avait dépensé de l'argent

uniquement là où cela se voyait. Aujourd'hui encore, si j'avais pu raser tout ça, avec un bulldozer par exemple, j'aurais réduit l'ensemble en miettes avec plaisir.

Néocon était le PDG de Negishi Tsuneo Construction, une entreprise à la réputation locale, et son surnom de Néocon lui collait à la peau depuis l'école primaire, semblait-il. Je n'ai jamais connu mon père, mais je n'espère qu'une chose, c'est que ce n'est pas lui.

Je suis passée sans faire de bruit devant la maison et le bar *Amour*, pour éviter d'éveiller l'attention de ma mère, et j'ai filé tout droit vers le potager à l'arrière.

J'avais parié sur une chose.

Si j'arrivais à mettre la main sur ses économies, j'irais refaire ma vie ailleurs. Ma mère ne faisait absolument pas confiance aux banques, elle gardait enfouie dans le potager une bouteille de champagne remplie d'argent. Je le savais parce que je l'avais vue faire, une nuit, par hasard. Mais si je ne la trouvais pas...

Je suis entrée dans le potager. Le ciel était de plus en plus sombre, des gouttes de pluie clairsemées frappaient le sol comme des grêlons. Il allait pleuvoir pour de bon.

Ma mère n'avait jamais manifesté le moindre intérêt pour l'agriculture, et pourtant, des légumes poussaient dans le potager. Peut-être qu'un de ses

autres amants que Néocon s'en occupait. Devant moi se déployaient de larges feuilles de taro. Il y avait aussi des poireaux et des radis blancs, des carottes. Une subite envie de cuisiner s'est emparée de moi. Mais ce n'était pas le moment.

J'ai commencé à creuser au pied de l'épouvantail qui n'avait pas l'air à sa place ici.

La plupart des gens auraient pensé que personne ne pouvait avoir eu l'idée d'enterrer quelque chose de précieux à un endroit aussi évident. Mais ma mère était justement du genre à miser là-dessus, c'était tout elle.

Contre toute attente, ce qui a surgi des entrailles de la terre, c'est la boîte à trésors autrefois enfouie par mes soins.

Je ne l'ai pas réalisé tout de suite à cause de la boue dessus, mais plus je frottais la terre qui la recouvrait, plus cette boîte à biscuits me rappelait quelque chose.

J'ai soulevé le couvercle d'une main hésitante.

L'intérieur aussi était tout rouillé.

L'heure des retrouvailles avec de lointains souvenirs avait sonné.

Ce pistolet à eau, je l'avais toujours sur moi. J'y mettais du jus de fruit que je faisais gicler vers ma bouche, le bras tendu, et il me servait aussi à doucher la carapace de tortue achetée à la kermesse, à arroser les fleurs : je faisais tout avec. Le yo-yo, j'y jouais souvent quand je n'avais rien à faire et que je m'ennuyais. Je grimpais sur mon

figuier préféré près de la maison et m'installais sur une branche confortable pour jouer au yo-yo, j'aimais bien ça. Un caillou blanc avec *maman* écrit dessus. Quand j'étais de mauvais poil parce que ma mère m'avait grondée, je le lançais contre le sol en béton, c'était un accessoire essentiel pour me calmer. Au dos, des yeux, un nez et une bouche dessinés à la craie grasse suggéraient le visage de ma génitrice.

Il y avait aussi un panda en peluche, le bel emballage doré du premier chocolat de fabrication étrangère que j'avais goûté, une gomme à l'odeur agréablement sucrée, une aile de papillon trouvée par terre, une mue de serpent, des coquilles de palourde gardées après les avoir mangées, tout un tas de choses qui n'avaient plus aucune signification aujourd'hui.

J'étais plantée au milieu du potager avec ces objets entre les mains. En fermant les yeux, ces jours-là me revenaient. L'époque où je faisais tout – goûter, dîner, regarder la télé, faire mes devoirs, prendre mon bain, dormir – absolument tout, toute seule.

Ma mère était continuellement au bar *Amour*, trop occupée à prendre soin des clients en leur faisant miroiter ses charmes.

Et puis, à l'instant où, prise de l'envie de jouer au yo-yo pour la première fois depuis longtemps, je me relevais en enroulant le fil, j'ai entendu du raffut du côté de l'entrée de la maison et une

masse ronde et blanchâtre a déboulé à toute vitesse dans ma direction. C'était un cochon, un vrai, celui que je n'avais jamais vu qu'en photo sur les cartes de vœux. Il a chargé droit sur moi, à la manière d'un taureau.

Je n'ai pas eu le temps de dire ouf ! qu'il était déjà devant moi. Depuis que j'avais quitté la maison, ma mère vivait avec lui. Il était bien plus gros que je ne l'avais imaginé d'après les photos et, de près, plutôt impressionnant.

Instinctivement, j'ai couru. Le cochon était plus rapide que je ne l'aurais cru. Trébuchant sur les légumes du potager, manquant de tomber à plusieurs reprises, j'ai fui de toutes mes forces.

J'ai perdu une chaussure en chemin mais j'ai continué à courir. Chaque fois que le groin du cochon me frôlait les fesses, je tressaillais de peur, craignant qu'il me dévore. Le porc est un animal omnivore, il peut très bien manger de la chair humaine. J'étais couverte de boue. Je ne suis pas d'une constitution très robuste et le souffle m'a vite manqué, j'étais épuisée.

Mais le pire était encore à venir. Alertée par le vacarme, ma mère est arrivée, hurlant à pleins poumons : « Au voleur ! Au voleur ! » Comme elle travaille tard le soir, elle devait encore être en train de dormir à cette heure-là. En déshabillé de dentelle, des bottes noires aux pieds et une faucille à la main, elle fonçait dans ma direction. Elle n'avait pas encore réalisé que c'était moi.

Avec dix ans de plus et sans la moindre trace de maquillage, son visage aux traits saillants semblait celui d'un travesti entre deux âges qui serait passé sous le bistouri d'un chirurgien esthétique. Incapable de parler, je me suis défendue en silence. L'odeur de la terre et le parfum de ma mère se mélangeaient, me soulevant le cœur.

J'étais à terre ; à l'instant où elle s'apprêtait à abattre la faucille sur mon abdomen, ma mère à la vue basse m'a reconnue.

J'ai repris mes esprits. Il pleuvait des trombes, le vent rugissait, c'était une vraie tempête. Nous étions trempées. Ma mère ne portait pas de soutien-gorge, ses seins transparaisaient sous le tissu fin de son déshabillé. Elle avait toujours une aussi forte poitrine, digne des Mamelons.

Ayant complètement oublié l'existence de mes fiches, les fesses dans la boue du potager, je la contemplais, bouche bée. Ses épaules se soulevaient au rythme de son souffle saccadé et son haleine s'élevait de sa bouche en nuages blancs, telles les flammes exhalées par un monstre.

Un instant, nous nous sommes regardées, les yeux dans les yeux. Puis elle est repartie vers la maison sans un mot.

C'est arrivé au moment où elle atteignait la porte. Elle s'est retournée et ses lèvres ont remué. Le cochon la suivait à petits pas en agitant sa queue en tire-bouchon.

J'étais couverte de boue de la tête aux pieds.

Non seulement je n'avais pas trouvé les économies de ma génitrice comme je l'espérais, mais en plus je m'étais fait pincer, c'était la cata. Plus question de repartir à zéro dans une contrée lointaine. Eh oui, je n'avais même pas de quoi payer le minibus pour retourner à la gare routière. Le seul endroit qui me restait, c'était ici.

Je me suis relevée, résignée. J'ai remis la boîte à trésors dans le trou d'où je l'avais sortie, je suis allée récupérer ma chaussure et, la jarre de saumure dans une main et mon panier dans l'autre, je suis entrée dans la maison à contre-cœur. Dans ma bouche, le goût de la boue était de plus en plus fort.

Ma maison natale, où je remettais les pieds pour la première fois en dix ans.

Le cochon vivait dans une soue grandiose construite à côté du bâtiment principal.

Sur la porte était fixé un panneau, avec en gros caractères HERMÈS.

Après m'être lavée, en buvant à petites gorgées le café soluble âcre et tiède que ma mère m'avait servi, j'ai dialogué avec elle en écrivant au dos des prospectus livrés avec le journal. Elle m'avait prêté un de ses pyjamas. L'odeur pénétrante de son parfum imprégnait jusqu'aux fibres du tissu.

Pour une raison qui m'échappait, ma mère aussi restait muette ; avec des stylos à bille de couleurs différentes, nous avons enchaîné les phrases au dos des prospectus.

Je l'avais complètement oublié, mais elle avait une belle écriture. Quant à moi, la nervosité et le malaise m'empêchaient de tenir correctement mon stylo et j'étais incapable d'aligner autre chose que des caractères minuscules et informes, pareils à des vers de terre moribonds.

Assises de part et d'autre d'une table chauffante, nous écrivions à tour de rôle. Entre ma mère et moi s'élevait une muraille faite de dix années accumulées, si haute que le sommet en restait invisible.

Au son de la pluie battante qui claquait comme des coups de fouet, nous avons continué d'écrire pendant plus d'une heure.

En résumé, je n'avais pas le sou. Par acquit de conscience, je lui ai demandé de me prêter de l'argent, mais, comme je m'y attendais, elle a refusé tout net. Malgré ce, au fond d'elle-même, elle ne semblait pas prête à laisser sa fille à la rue. Elle a accepté, de mauvaise grâce, que je revienne à la maison.

A la condition que je m'occupe d'Hermès.

Bien entendu, je devais en plus payer ma nourriture, mes charges et un loyer.

Pour cela, il fallait que je travaille. Mais trouver du travail dans ce trou perdu... Même le poste de

responsable du saut à l'élastique était à coup sûr convoité par une longue liste de candidats.

Désemparée, je réfléchissais quand soudain une idée m'est venue. Et si j'utilisais la remise de la maison pour ouvrir un petit restaurant ? On appelait ça une remise, mais il s'agissait d'une ancienne maison d'exposition installée là par Néocon, elle était solide et spacieuse. Pour dire la vérité, c'était un bâtiment bien trop beau pour servir de remise.

Et puis, chercher du travail, d'accord, mais je ne savais rien faire, à part la cuisine.

Mais cuisiner, ça, oui, c'était dans mes cordes. On pouvait me faire confiance.

Et si jamais il m'était donné de cuisiner dans ce village paisible au cœur des montagnes, j'arriverais peut-être à m'ancrer enfin dans la réalité, à vivre pleinement. Je le sentais, cette certitude jaillissait du plus profond de moi, comme du magma en fusion.

Mes meubles, mes ustensiles de cuisine, mes économies, tout ce que je possédais, je l'avais perdu. Mais il me restait mon corps.

Le *kimpira* de pétasite du Japon aux prunes séchées, la bardane mijotée avec une bonne dose de vinaigre, le *barazushi* de riz vinaigré aux petits légumes, le flan salé *chawan-mushi* au bouillon fondant et goûteux, le flan au lait aux blancs en neige, les gâteaux à la poudre de soja grillé cuits à la vapeur et bien d'autres recettes

encore, héritées de ma grand-mère, étaient vivantes en moi.

Salon de thé, bistrot, grill de brochettes, resto bio, café chic, restaurant turc... l'expérience accumulée dans tous ces établissements était imprimée dans ma chair et mon sang, incrustée sous mes ongles, au même titre que les années.

Même si on m'arrachait mes vêtements et qu'on me laissait nue comme un ver, je serais encore capable de cuisiner.

La plus grande décision de ma vie une fois prise, j'ai supplié ma mère :

Est-ce que tu veux bien mettre la remise à ma disposition ? Je travaillerai de toutes mes forces. S'il te plaît.

Après avoir ajouté cette phrase, je lui ai tendu la feuille avec déférence.

Puis j'ai fermement collé les paumes de mes mains sur les tatamis et je me suis profondément inclinée, le plus sincèrement qui soit.

Va jusqu'au bout, ne baisse pas les bras.

Lorsque j'ai relevé la tête, ces mots tracés de l'écriture fluide de ma mère m'ont sauté aux yeux.

Elle a attendu que je finisse de lire puis elle est partie vers sa chambre en bâillant.

Voilà, j'allais devenir chef cuisinier dans ce paisible village de montagne.

Ma mère avait accepté de me prêter, à un taux quasi usuraire, les fonds pour m'installer.

Cela faisait longtemps que je rêvais d'ouvrir mon propre restaurant.

Tout perdre, y compris mon petit ami, avait été un coup terrible, mais, malgré tout, ce serait le point de départ d'un grand pas en avant dans ma vie. La veille encore, j'étais loin de soupçonner la possibilité d'un tel rebondissement.

J'ai gagné ma chambre, pour la première fois depuis bien longtemps. Je pensais que ma mère aurait tout bazaré, mais non, la pièce n'avait pas changé. J'ai ouvert un tiroir et y ai découvert mon survêtement de l'école. Je l'ai enfilé à la place du pyjama qu'elle m'avait prêté. Le pantalon et la veste rouge vif avec une bande blanche sur les côtés étaient un peu serrés, mais, dix ans plus tard, ils m'allaient encore.

Je suis immédiatement allée ranger dans la cuisine la saumure que j'avais rapportée, dans un endroit frais et bien aéré.

Comme toujours, la cuisine sur laquelle régnait ma mère était dans un état déplorable. L'évier pas net, des restes de nourriture sur l'éponge destinée à la vaisselle. Les détritrus n'étaient pas correctement triés non plus. Sur la table, des paquets de nouilles instantanées qu'on ne trouvait que dans la région traînaient en désordre.

Il y avait une différence criante avec la cuisine soigneusement entretenue de ma grand-mère. J'ai entrouvert un tiroir, de vieilles algues séchées avaient perdu tout leur brillant, complètement ramollies dans leur emballage transparent. J'ai décidé de faire comme si je n'avais rien vu et j'ai vite refermé le tiroir.

Mais le désagrément causé par ce spectacle était supplanté par la joie d'avoir retrouvé la jarre de saumure intacte, qui réchauffait ma poitrine comme de l'eau agréablement tiède. Honnêtement, ma tension avait été telle jusque-là que je n'avais même pas eu l'occasion de m'en réjouir.

La saumure héritée de ma grand-mère.

Ce n'était pas rien.

Elle avait réchappé aux tremblements de terre et à la guerre.

Un jour où je regardais le contenu de la jarre à ses côtés, ma grand-mère m'avait fièrement raconté son histoire. Née au début du xx^e siècle, elle l'avait elle-même héritée de sa mère, ce qui voulait dire que cette saumure avait été transmise de génération en génération sans doute depuis l'ère Meiji, peut-être même depuis l'époque d'Edo. Impossible de confectionner la même aujourd'hui, ou de s'en procurer. Il suffisait d'y glisser les légumes pour qu'ils se réjouissent et deviennent un régal : c'était une jarre magique.

Depuis qu'elle était entre mes mains, j'y ajoutais les copeaux de bonite et les petits poissons

séchés qui m'avaient servi à préparer du bouillon pour la soupe, ou des pelures de mandarine, que je mélangeais consciencieusement à la saumure. Parfois, je lui donnais de la bière ou du pain de mie pour activer la lactofermentation. Chaque être humain est porteur de lactobacilles différents, et ceux qu'on trouve sur la paume des femmes, *a fortiori* des femmes qui viennent de donner naissance à un enfant, sont plus actifs que ceux des hommes, m'avait fièrement expliqué ma grand-mère un jour.

J'ai délicatement soulevé le couvercle de la jarre de saumure ; c'était l'odeur de ma grand-mère.

Dès que la pluie s'est arrêtée, je suis allée me promener dans les environs, pour la première fois depuis longtemps.

Dans ma tête, les idées pour le restaurant que j'allais ouvrir commençaient déjà à prendre forme. Ce n'était pas le moment de dormir, mon esprit bouillonnait, je n'avais pas du tout sommeil. Et puis, il y avait un arbre auquel je voulais avant tout rendre visite.

Me frayant un passage sur la sente derrière la maison, j'ai gravi d'une traite la côte vers ce lieu de mon enfance. C'est une petite colline sur laquelle se dresse un figuier d'une taille exceptionnelle. En dix ans, je n'avais pas eu une seule fois envie de

voir ma mère, mais ce figuier, lui, m'avait manqué, et je l'avais cherché en rêve à de multiples reprises.

Mes confidentes n'avaient été ni ma mère ni mes camarades de classe, mais la nature et la montagne.

A vingt-cinq ans, je pesais plus lourd qu'autrefois, mais je suis quand même parvenue à grimper à l'arbre comme avant. Dix années s'étaient écoulées et son tronc s'était un peu épaissi. Ses branches étaient devenues plus robustes. J'ai eu l'impression que le figuier aussi se réjouissait de nos retrouvailles.

J'ai approché mon oreille du tronc, il était un peu tiède. Les branches, pareilles à celles d'un sapin de Noël richement décoré, étaient chargées de fruits vert jade. J'ai tendu la main et effleuré une figue du bout des doigts, elle était bien ferme, tel le dos d'un enfant roulé en boule, les genoux serrés entre ses bras.

Le ciel était voilé de nuages fins et translucides, comme une pellicule d'oignon plaquée contre le firmament. Les arbres et les végétaux, lavés par la pluie, brillaient de mille feux.

Malgré la construction du site de saut à l'élastique, le paysage n'avait quasiment pas changé en dix ans.

J'ai sorti de ma poche une paire de ciseaux. De la main gauche, j'ai tenu ma frange entre mes doigts et, avec les ciseaux serrés dans ma main droite, je l'ai coupée court, d'un geste ferme. Dans

un crissement agréable, mes cheveux se sont détachés de mon corps.

Je ne me suis pas arrêtée à la frange, j'ai aussi cisailé à grands coups sur les côtés et derrière, les mèches rassemblées en paquets dans ma main gauche. Je souhaitais m'alléger, ne serait-ce que d'un milligramme. J'ai laissé glisser les cheveux sur la paume de ma main, ils se sont écoulés entre mes doigts, emportés par le vent, avant de se disperser au sol.

Pas besoin d'avoir les cheveux longs pour faire la cuisine. J'ai continué à tailler, tout en me coiffant avec les doigts. En un clin d'œil, la chevelure qui m'arrivait au milieu du dos a laissé place à une coupe courte. Je sentais ma tête devenir de plus en plus légère.

Les cheveux bien courts, je contemplais les Mamelons dressés au loin en balançant paresseusement les jambes.

— Salut !

Soudain, une voix d'homme m'est parvenue d'en bas.

J'ai jeté un coup d'œil entre les énormes feuilles du figuier ; au pied de l'arbre, en combinaison de travail beige, se tenait mon vieil ami Kuma. Avec son visage rugueux comme un roc, il était impressionnant, mais c'était une bonne pâte. On disait que son vrai nom était Kumakichi mais

les gens du coin l'appelaient tout simplement Kuma.

A mon époque, il était vacataire à l'école primaire et c'était notre héros. Déneiger les chemins qui menaient à l'école, mettre la dernière main aux préparatifs de la fête sportive annuelle, changer les vitres cassées, tout cela relevait du domaine de Kuma.

— Mais qu'est-ce que je vois ? Ce ne serait pas la petite Rinco ?

Instantanément, j'ai senti quelque chose tourner à l'aigre dans mon corps.

Je déteste le prénom qui m'a été donné par ma mère. Rinco, l'enfant de l'adultère. Me donner ce nom parce que mon père était un homme marié, c'est vraiment immonde. Encore heureux qu'avec l'accent des gens d'ici, on entende *Ringo* (pomme) davantage que *Rinco*.

Kuma est venu se poster juste sous mes pieds et il m'a dévisagée :

— T'as bien grandi, t'es devenue une sacrée belle plante !

J'ai vite sorti mes fiches cartonnées de mon panier.

Pour certaines raisons, je n'ai plus de voix en ce moment.

J'ai montré à Kuma, en bas, la dernière fiche du paquet.

Il s'est dépêché de sortir des lunettes de la poche de devant de sa veste et s'est attelé à déchiffrer la phrase, mais soit les caractères étaient trop petits, soit il ne comprenait pas ce qui était écrit, car il m'a regardée une nouvelle fois. Et puis, comme si ça lui revenait à l'esprit, il a dit : « Le loir. »

J'ai sauté à bas du figuier et je me suis assise à côté de lui sur la terre humide, les bras autour des genoux. Le soleil d'automne déversait ses rayons tièdes sur nos visages, telles des gouttes d'eau s'échappant d'un arrosoir. Comme si la pluie battante un instant auparavant n'avait jamais existé.

Le loir.

Pourquoi pleurais-je comme une Madeleine ce jour-là ? Je sanglotais, toute seule dans un des couloirs de l'école, lorsque Kuma, qui passait par là, m'a adressé la parole. Puis il m'a portée sur son dos, m'emmenant sans hésiter dans la loge du gardien où les élèves n'avaient normalement pas le droit de pénétrer. Chez moi, il n'y avait pas d'homme, alors, j'ai trouvé le dos de Kuma immense et plein de chaleur.

Dans la loge exiguë et sombre où régnait une odeur particulière étaient entassés toutes sortes d'ustensiles que je n'avais pas l'occasion d'approcher en temps normal. La bouilloire posée sur le

poêle laissait s'échapper de petits nuages blancs de vapeur.

— Rinco, tu sais ce que c'est, ça ? a demandé Kuma, alors que je restais plantée là, impressionnée.

Il a sorti d'un placard une marmite à anses, l'a portée doucement jusqu'à moi et a soulevé délicatement le couvercle pour me montrer l'intérieur. Dedans, il y avait une petite bête marron.

— C'est un loir.

— Un loir ? ai-je répondu en parlant du nez.

J'ai dévisagé Kuma, dont le visage s'est plissé en un large sourire. Puis, d'une main, il a vivement saisi le loir qui dormait comme un bienheureux et l'a déposé sur ma paume.

Le loir dormait profondément, sans le plus petit tressaillement. A un moment, je me suis aperçue que je ne pleurais plus.

J'avais complètement oublié cet épisode qui me revenait soudain. Je sentais encore le loir au creux de ma main, comme ce jour-là. Depuis, Kuma et moi, nous étions amis.

J'ai pris les fiches qu'il me tendait, j'en ai choisi une et lui ai rendu le paquet.

Comment allez-vous ?

Il a hoché la tête plusieurs fois en silence, puis il a entrepris de me raconter ce qui s'était passé au village et dans sa vie à lui durant mon absence.

Pendant que je vivais en ville, Kuma s'était marié, paraît-il. Sa femme, une Argentine, était gentille, et belle, en plus, m'a-t-il expliqué, les yeux brillants.

Il l'appelait Siñorita. Je pense qu'il voulait sans doute dire Señorita, mais, était-ce son accent ou une erreur de vocabulaire, à mes oreilles, le mot sonnait comme Siñorita.

Siñorita était, semble-t-il, beaucoup plus jeune que Kuma.

Après leur mariage, ils s'étaient installés dans la maison familiale avec la mère de Kuma. Et ils avaient immédiatement eu un enfant. Il m'a montré la photo d'une adorable fillette aux yeux immenses.

Mais la vie de famille idéale n'avait pas duré longtemps. Les relations entre la belle-mère et la bru s'étaient dégradées et, un beau jour, Siñorita, dont les préférences allaient à la ville depuis toujours, avait quitté le village avec leur fille.

Kuma était un vrai campagnard, dont les ancêtres avaient toujours vécu ici. Il connaissait les montagnes sur le bout des doigts, mais, sorti de là, il ne savait pas grand-chose. Il ne se voyait pas vivre ailleurs que dans son village natal.

Et puis, il ne pouvait pas abandonner sa mère âgée. Il avait donc renoncé à se lancer à la

poursuite de sa Siñorita bien-aimée et choisi de rester dans son paisible village de montagne. Il vivait maintenant avec sa vieille mère et une « séduisante chèvre d'âge mûr », pour reprendre ses propres termes, avec qui il partageait le quotidien terne d'une famille composée de deux humains et un animal.

Kuma s'est soudain levé et a sorti de la poche de devant de sa combinaison de travail des marrons d'Inde, qu'il m'a offerts. Ils étaient tout ronds, bien joufflus et luisants ; j'en ai fait rouler deux au creux de ma main, ils se sont cognés avec un petit claquement sec, comme des castagnettes.

J'ai vite sorti les fiches de mon panier et, après avoir cherché la bonne, je l'ai tendue à Kuma.

Je vous remercie.

Il m'a souri, l'air de dire, ce n'est rien, puis il est reparti par le sentier, son large dos se balançant au rythme lent de ses pas.

Sa démarche, avec la jambe gauche qui traînait un peu, résultait, paraît-il, d'une rencontre musclée avec un ours noir d'Asie. C'était l'un des hauts faits de Kuma.

— Les marrons d'Inde, macérés dans de l'eau-de-vie, c'est bon pour soigner les coupures, tu sais !

Au milieu du sentier, il s'est soudain retourné et m'a crié ça. Un sourire plissait son

visage tout rond, comme le jour où il m'avait montré le loir.

Je me suis levée pour aller vers le ruisseau qui coulait près du figuier. Tout à l'heure, je m'étais coupé les cheveux sans l'aide d'un miroir et je voulais voir ce que ça donnait. Je me suis agenouillée dans les herbes folles et j'ai lancé un coup d'œil timide à la surface de l'eau ; je me suis vue avec mes cheveux très courts.

Ça me changeait beaucoup, mais c'était quand même bien moi. J'ai passé la main dans mes cheveux. Alors qu'avant mes doigts se prenaient dans ma chevelure, là, ils rencontraient tout de suite le vide.

C'était pas mal, en fin de compte. Je me sentais toute légère, comme des blancs battus en neige.

J'ai puisé de l'eau dans mes mains jointes et je l'ai bue, elle était douce et légère. Après avoir de nouveau arrangé ma coiffure avec mes doigts mouillés, je me suis relevée. Les rayons de soleil qui se glissaient entre les feuilles du figuier dansaient sur le lit du ruisseau.

J'ai décidé de me promener au hasard dans le village.

J'ai repris le même chemin qu'à la descente du bus ; toutes les dix minutes environ, un hurlement retentissait. Au début, interloquée, je me suis demandé si quelqu'un se faisait agresser,

mais j'ai fini par réaliser que c'étaient les cris qui se réverbéraient au fond de la vallée où se trouvait le site de saut à l'élastique.

Les mantes religieuses, les akébies à cinq feuilles, les grandes pimprenelles, rien n'avait changé. La chambre d'hôtes et le gîte, même si leur façade était un peu plus sale et fatiguée, étaient toujours en activité, comme le prouvaient les serviettes mises à sécher aux fenêtres. La statue du *jizô* au bord de la route portait un bavoir propre, des chrysanthèmes aux couleurs vives, leurs pétales bien dressés, étaient arrangés dans un verre à saké. La surface des gâteaux déposés en offrande était bien brillante.

Les bains publics en bord de rivière. La boîte de striptease toute décrépite. Les distributeurs automatiques.

Chaque élément du paysage éveillait en moi des souvenirs émus, mais en même temps, j'avais envie de tout envoyer balader d'un revers de main.

J'ai traversé la route, m'engageant dans l'allée commerçante couverte avec ses quelques magasins. Çà et là, la toiture avait rouillé et des plaques s'en étaient détachées, laissant apercevoir le ciel bleu. Autrefois, cet endroit était une prospère station thermale. Quelques décennies plus tôt, la vogue des petites sources thermales cachées lui avait valu une notoriété inattendue, les touristes avaient afflué de tout le pays. Mais, faute de transports en commun et d'établissements pour

accueillir les hordes de visiteurs, le village avait peiné à répondre à la demande et le succès n'avait pas duré.

Bien qu'il fasse encore jour, le rideau de fer de la plupart des magasins était baissé. Subitement, je me suis rappelé la poupée en celluloid que chérissait ma grand-mère. Quand on la couchait, elle vagissait et fermait les yeux. Mais ses paupières n'étaient jamais parfaitement closes.

Comme les yeux de cette poupée, le bas des rideaux de fer de la rue commerçante restait entrouvert. Sans doute les magasins avaient-ils cessé leur activité, mais les propriétaires y vivaient encore. J'ai avancé lentement, en examinant chaque boutique de l'extérieur.

Aux abords de l'unique pâtisserie occidentale du village, des effluves lourds et sucrés s'échappaient de la bouche d'aération. Derrière la vitrine légèrement embuée, les fraisiers et les savarins s'alignaient comme autrefois, pareils à des échantillons. C'était un flan aux œufs de cette pâtisserie que ma mère, ivre, avait une fois tenté de m'enfourner de force dans la bouche alors que j'étais au lit. Le propriétaire avait peut-être pris sa retraite, la boutique était tenue par une femme que je ne connaissais pas.

A côté de la pâtisserie se trouvait un restaurant de côtelettes panées *tonkatsu*. Mais il était fermé. Un avis de décès bordé de noir était accroché au rideau de fer, avec dans la marge, griffonné au

stylo-bille : *Fermé jusqu'à nouvel ordre*. La date remontait déjà à l'année dernière.

Comme le restaurant de *tonkatsu*, la librairie et l'opticien avaient été liquidés. Un vidéoclub avait remplacé la librairie, mais il ne proposait guère de films ordinaires, près de l'entrée, les vitres étaient couvertes de posters de filles en sous-vêtements.

Seul le distributeur automatique du planning familial, dressé à côté de la boutique comme une boîte à lettres solitaire, n'avait pas changé.

De l'autre côté de la rue, en diagonale, l'unique supermarché du village, où l'on trouvait tous les produits du quotidien, était certes désert mais toujours là.

On aurait dit une ville de province de jadis, assoupie au fond de l'eau, où le temps s'était arrêté. Les néons du supermarché *Yorozuya* clignotaient comme des appareils de réanimation.

Malgré tout, à première vue, je ne risquais pas de manquer de victuailles.

Dans les rizières en terrasses, les plants de riz ployaient sous le poids des épis dorés tandis que dans la vallée, on récoltait tellement de légumes qu'il y avait même de quoi nourrir les animaux. Nul besoin d'acheter un filtre à eau ou de l'eau minérale comme en ville, il suffisait d'aller à la source la plus proche pour puiser vingt-quatre heures sur vingt-quatre une délicieuse eau fraîche.

Dans les immenses élevages, il y avait des vaches, des chèvres et des moutons. Le lait frais ne

manquait pas. Je pourrais même essayer de fabriquer du fromage. Un peu plus loin, il y avait aussi des élevages porcins et avicoles où m'approvisionner en viande de porc ou de poulet et en œufs frais. Pour couronner le tout, la saison du gibier allait commencer. Si je faisais appel à eux, les chasseurs accepteraient sans doute de partager leurs prises. En plus, même si le village était entouré de montagnes, la mer était proche et, avec une voiture, je pourrais aller acheter du poisson et des coquillages frais.

Les coteaux escarpés du versant opposé étaient couverts de vignes et le vin local n'était pas à dédaigner, loin de là ; comme il y avait aussi du riz et de l'eau, on dénombrait une foule de bons sakés. La région ne devait pas manquer non plus de vergers et de champs d'herbes aromatiques. J'avais le sentiment qu'ici je trouverais des producteurs modestes mais persévérants dans leur volonté d'offrir de bons produits. Pour les denrées difficiles à se procurer à la campagne, comme l'huile d'olive de qualité et autres aliments spéciaux, je n'aurais qu'à passer commande sur Internet. Heureusement, ma mère semblait être connectée comme tout un chacun et, si je le lui demandais, elle consentirait sans doute à me laisser utiliser son ordinateur, contre monnaie sonnante et trébuchante.

Autour de moi, la mer, la montagne, les rivières et les champs.

Une véritable corne d'abondance. Comparé à la ville, c'était un environnement de rêve.

Dans ma tête, les idées pour mon futur restaurant dessinaient des motifs marbrés aux couleurs vives.

Quand j'ai relevé le visage, le soleil était sur le point de sombrer derrière la chaîne de collines, à l'horizon.

Un soleil orange foncé et lisse, comme un jaune d'œuf frais.

Le soleil s'enfonçant entre les immeubles de la ville avait aussi son charme, mais le coucher de soleil, ici, c'était comme si la nature exhibait ses biceps. Devant une telle majesté, les hommes devraient renoncer à essayer de faire plier la nature selon leur bon vouloir. Le corps de mon insignifiante personne était prolongé par une ombre étirée comme un bâton.

Ici et là, au fond des forêts, la nuit commençait à s'installer. Pour éviter d'être surprise par l'obscurité, j'ai pressé le pas, courant sur le chemin pavé.

A cette heure-là, ma mère devait déjà avoir quitté la maison pour le bar *Amour*.

C'est arrivé au cœur de la nuit, alors que l'obscurité régnait en maître.

Après plus de vingt-quatre heures d'affilée passées debout, je dormais, épuisée, quand soudain un hullement m'a réveillée.

Je m'étais apparemment endormie sans fermer les rideaux. Dans le cadre carré formé par un carreau de la fenêtre, une étoile solitaire scintillait faiblement. Sa lueur était si pâle, un éternuement aurait suffi à la faire disparaître.

Sur le coup, je n'ai pas compris que c'était la voix de Papy hibou.

Après tout, cela faisait plus de dix ans que j'avais quitté la maison.

Il ne pouvait pas être vivant, c'était impossible. J'étais persuadée qu'il était mort.

J'ai vite regardé la pendule. Sa précision m'a donné la chair de poule.

Non seulement il était encore vivant, mais il hululait toujours à minuit pile. C'était un miracle.

J'ai compté les hululements. Douze, pas d'erreur.

Papy hibou avait toujours vécu dans le grenier du bâtiment principal. Depuis mon enfance, toutes les nuits sans exception, il hululait précisément douze fois aux douze coups de minuit, hou, hou, hou... Ses cris étaient d'une régularité parfaite, un vrai métronome. Une telle précision, c'était tout simplement surnaturel. Mon cœur d'enfant s'en émerveillait, les animaux étaient fantastiques ! Je m'en souvenais encore.

Ma mère était fermement convaincue que Papy hibou était la divinité protectrice de la maison, et moi aussi, j'y croyais dur comme fer. Personne ne l'avait jamais vu, ce qui lui conférait une aura

encore plus sacrée. Mais alors, qu'il soit encore en vie !

Moi, il y a dix ans, j'avais quitté la maison sur un coup de tête et aujourd'hui, malheureuse en amour, j'étais de retour tout aussi inopinément, mais Papy hibou était resté là pendant tout ce temps, poursuivant inlassablement sa mission.

Bref, ce n'était pas trop de dire qu'il était l'un des êtres au monde qui m'inspirait le plus de respect. Bénéficiaire de sa protection était un puissant soutien.

Maintenant que j'y repensais, quand j'étais petite, durant ces tristes nuits solitaires, il me suffisait de penser à Papy hibou dans son grenier pour me sentir rassurée, et je m'endormais.

Un sentiment de grande sérénité m'a gagnée. Cette fois, j'ai délibérément fermé les yeux. Et c'est ainsi que cette longue journée, qui constituait en elle-même une fin et un commencement et qui, je le découvrirais plus tard, était à marquer d'une pierre blanche, s'est paisiblement achevée.

A partir de là, chaque jour est passé à la vitesse des faucons fendant l'air dans la gorge qui sépare les Mamelons. Quand je cumulais plusieurs petits boulots dans la restauration, mes journées étaient déjà bien remplies, mais là, j'étais occupée comme jamais je ne l'avais été durant le quart de siècle qu'avait duré ma vie.

Bien entendu, je pensais parfois à mon amoureux et à notre vie commune, mais je n'avais guère le temps de m'appesantir.

Ma journée commençait par les soins à Hermès. Le carnet de croissance que m'avait remis ma mère regorgeait de notes détaillées concernant son alimentation et de recommandations variées. Dans le lot, le plus cocasse était un commentaire sur les rations de nourriture : *Ne pas trop lui donner à manger, sinon elle va devenir grasse comme un COCHON*. Pour ma mère, Hermès était sans doute plus qu'un cochon domestique.

J'étais persuadée que ce nom avait été choisi par ma mère, qui adorait les grandes marques. Mais en fait, il s'agissait d'un néologisme composé du L de Landrace accolé au terme *mesu* qui désigne une femelle : *elmesu*, qu'on pouvait aussi transcrire Hermès.

D'après les livres de ma mère relatifs à l'élevage porcin, le Landrace était une race originaire du Danemark qui avait été améliorée afin de fournir le bacon des œufs au bacon des petits-déjeuners britanniques. Il s'agissait d'un porc élégant, à la robe claire, avec une petite tête et un corps fin, qui, comparé au Large White et au Middle White auxquels il ressemblait, se démarquait par sa figure plus allongée et ses oreilles pendantes.

Effectivement – peut-être le devait-elle en

partie à son nom –, Hermès était une truie à la physionomie élégante. On dit que les porcs sont essentiellement des animaux propres et c'est vrai, elle mangeait et faisait ses besoins à des endroits strictement déterminés.

D'après son carnet de croissance, elle était arrivée chez ma mère à l'âge de quatre semaines. Une truie possède en général quatorze pis et, dès leur naissance, les porcelets s'en adjugent un chacun. Les plus forts accaparent les mamelles qui donnent le plus de lait, tandis que les plus faibles, moins bien alimentés, dépérissent.

Le porcelet qui a perdu la bataille et ne peut ni téter ni, plus tard, manger suffisamment, est ce qu'on appelle un avorton ; c'était précisément le cas d'Hermès. Elle ne pesait qu'un kilo à la naissance, à peine plus de trois à son arrivée ici, et elle était, semble-t-il, beaucoup plus petite qu'un cochonnet normal. Elle aurait dû finir à l'abattoir, mais ma mère l'avait recueillie *in extremis*.

On ignorait si le fait était lié à la malnutrition des débuts, mais à quatre mois, l'âge de la puberté pour une truie, Hermès n'avait montré aucun signe de chaleurs. Depuis lors, sans jamais avoir connu la saillie ni avoir mis bas, elle vivait avec ma mère au Palais Ruriko.

Le potager derrière la maison lui était destiné. L'odeur particulière qui y régnait était celle de ses excréments, et c'était grâce à ce tas de fumier que les légumes avaient l'air si appétissants.

Alors qu'elle ne se souciait pas le moins du monde de ce qu'elle donnait à manger aux humains, ma mère nourrissait Hermès exclusivement de produits issus de l'agriculture biologique. Les légumes du potager étaient bien entendu cultivés sans pesticides ni engrais chimiques, et pour le reste, elle lui donnait du maïs et des tourteaux de soja non transgéniques. Le pompon, c'était le pain au levain pétri à la main qui constituait son dessert du matin, commandé tout spécialement à une célèbre boulangerie de Tokyo.

Était-ce parce qu'elle ne mangeait que des bonnes choses, Hermès avait le poil luisant, la queue toujours bien tortillée en tire-bouchon et un air continuellement réjoui, comme si elle souriait.

Mais moi, comme je n'avais pas assez d'argent pour acheter du pain de luxe, il ne me restait plus qu'à le préparer moi-même. C'était justement la saison des pommes. Kuma m'a donné des fruits acides de son jardin, cultivés sans pesticides, et je m'en suis servie pour préparer du levain.

Le soir, je pétrissais la pâte avant de me coucher et au petit matin, levée avec le soleil, je façonnais le pain au chant des oiseaux puis je l'enfournais. C'était du travail, mais préparer du pain était une tâche qui me plaisait et, une fois le processus intégré dans ma journée, ce n'était pas si pénible que ça.

Les premiers temps, comme si elle était sensible aux nuances de goût, de forme et d'ingrédients,

Hermès a dédaigné mon pain maison. Elle avait beau n'être qu'un cochon, j'étais déçue qu'elle ne mange pas ce que je lui avais préparé. Du coup, je me suis creusé la tête pour améliorer ma recette. Ayant découvert dans le carnet de croissance tenu par ma mère qu'Hermès adorait les noix et autres fruits de la forêt, j'ai tenté de mélanger des glands à la pâte avant de la faire cuire, et c'était peut-être une bonne idée, car elle a enfin mangé le pain que je lui préparais. Depuis, je mêlais à la pâte au levain toutes sortes de fruits à coque ramassés en forêt, et mon pain plaisait à Hermès. Peu à peu, je me sentais plus proche d'elle.

Lorsque je regardais l'énorme Hermès, qui pesait au bas mot cent kilos, mastiquer voracement et bruyamment mon pain fait maison, cela me faisait tout drôle, comme si j'étais devant une petite sœur du même sang que moi. J'en voulais à ma mère de la chérir, mais, pour une raison qui m'échappait, je n'éprouvais pas de jalousie envers Hermès, objet de l'adoration maternelle.

Pendant qu'Hermès engloutissait sa pitance, j'enfilais des bottes en caoutchouc et nettoyait la soue.

Comme les cochons adultes ont tendance à avoir chaud, le haut de la porcherie était ouvert pour laisser l'air circuler. L'hiver, les ouvertures étaient obturées par des plaques en plastique pour lutter contre le froid mais, une fois par jour, il fallait toutes les enlever pour aérer. Le sol en

béton était couvert de sciure et de balle de riz, que je balayais chaque matin avec les déjections ; je mettais le tout dans un seau que j'allais vider sur le tas de fumier du potager.

Quand j'avais fini, j'avalais un petit-déjeuner rapide, puis je m'attelais aux préparatifs d'ouverture du restaurant. Dès le départ, il était clair dans ma tête que ce serait un restaurant. Ni un café ni un bar ni un grill, mais un *restaurant*.

Coudre des nappes avec des chutes de tissu, aller en ville chercher des chaises à mon idée, emprunter l'ordinateur de ma mère pour commander des ustensiles de cuisine sur Internet, chaque jour, j'avais une foule de choses à faire.

Et pendant tout ce temps, je n'ai pas prononcé pas un seul mot. Je m'exprimais uniquement par écrit, ou par des gestes et des mimiques. J'étais débordée, mais c'était une période exaltante.

Et puis il y avait Kuma, qui m'aidait de tout son cœur dans mes préparatifs. Kuma qui vivait ici depuis toujours, connaissait tout le monde et savait tout sur la nature. Il était pour moi, dans ce village où je n'avais pas mes habitudes, un véritable conseiller. Si j'avais un problème, je n'avais qu'à lui en parler, il trouvait presque toujours la solution.

Pour la décoration intérieure du restaurant, nous avons presque tout fait à nous deux.

Jouer de la tronçonneuse, transporter du bois, planter des clous, je confiais les travaux de force à

Kuma, tandis que moi, je m'occupais de peindre, cirer ou poser du carrelage. Il nous venait toujours une idée d'amélioration, et nous avions beau travailler tous les deux jusqu'à la tombée de la nuit, il restait toujours des choses à faire.

Dans les montagnes, autour de nous, les feuillages des arbres changeaient de couleur et les jours raccourcissaient de façon palpable.

Mon restaurant, je voulais en faire un endroit à part, comme un lieu déjà croisé mais jamais exploré.

Comme une grotte secrète où les gens, rassérénés, renoueraient avec leur vrai moi.

Au bout d'environ un mois d'efforts, le restaurant était prêt, assez proche de l'image que j'avais en tête.

J'avais recouvert le sol en ciment de plaques de liège puis de dalles de terre cuite et, en prévision de l'hiver, pour isoler, j'avais disposé par-dessus un joli kilim aux couleurs chaudes. Kuma m'avait donné une solide table ancienne, autrefois fabriquée par son père – il avait été menuisier – dans du bois de châtaignier. D'un style original, ni vraiment occidental ni vraiment oriental, elle avait pris une belle patine châtain clair.

Les chaises, je les avais trouvées chez un brocanteur du quartier. D'abord utilisées, paraît-il, dans une salle de concert, elles n'étaient pas très

hautes, avec une assise en paille. J'avais peint les parties en bois en bleu turquoise, et cela donnait des chaises charmantes.

Le plâtre des murs avait été badigeonné de plusieurs couches de peinture naturelle couleur coquille d'œuf pâle tirant sur l'orange. Grâce à l'entremise de Kuma, un artiste étranger séjournant au village avait peint, d'un trait léger à la manière de Cocteau, une déesse Kannon ailée comme un ange sur tout le mur du fond. Telle une fresque qui aurait été là depuis des temps immémoriaux, cette peinture se fondait parfaitement dans l'ensemble.

Kuma avait aussi récupéré, au collège désaffecté de la ville d'à côté, un poêle à bois. Mais mon objet préféré, c'était un lustre à bougies en verre soufflé à la bouche, datant de l'ère Taishô, qui dormait dans la remise attenante à la maison de la voisine de Kuma.

Une seule table me suffisait, mais je tenais absolument à installer, en plus, un canapé-lit. Si, après le repas, un client avait sommeil, il pourrait s'y allonger et cela permettrait à ceux venus en voiture et qui avaient bu de l'alcool de se reposer. Et puis, si jamais je me disputais avec ma mère et qu'elle me chassait de la maison, c'était rassurant de savoir que j'avais un endroit où dormir au restaurant.

Le canapé-lit, je l'avais fabriqué en alignant des caisses à vin. Un supermarché qui avait ouvert ses

portes dans une ville voisine me les avait gracieusement cédées, et Kuma les avait rapportées, empilées sur le plateau de sa camionnette. Je les avais recouvertes d'un petit matelas dans un imprimé rustique à fleurs, trouvé sur un site de vente sur Internet. Dans le même tissu, j'avais fabriqué des housses pour les coussins disposés sur le matelas. En guise de couverture, un tartan australien.

Dans les toilettes aux murs entièrement carrelés, j'avais représenté, avec des carreaux de couleurs différentes, un couple d'oiseaux. Cela avait un petit côté art primitif et, pour une création improvisée, c'était plutôt réussi. Le repas pouvait être divin, si les toilettes étaient sales, cela fichait tout en l'air. J'avais économisé sur le reste mais, pour les toilettes, j'avais dépensé sans compter, investissant dans le modèle le plus récent, équipé d'une douchette. Avec une petite fenêtre ouverte dans le mur, c'était devenu un espace où l'on pouvait vraiment se détendre.

Dans l'allée qui reliait la route au restaurant, j'avais écrit *welcome* avec des petits cailloux de couleurs variées ramassés dans le lit de la rivière et, sur les bas-côtés, j'avais repiqué de jeunes plants de framboises, de myrtilles et de baies sauvages, mes préférées. Enfin, j'avais demandé au maçon du village d'enduire la façade avec un mélange de vieilles tuiles concassées et de mortier, d'un rose profond, puis j'y avais incrusté,

en guise de décoration, des coquillages ramassés sur la plage la plus proche.

La porte d'entrée, qui détermine en grande partie l'image d'un restaurant, je l'avais achetée aux enchères sur Internet. La maison modèle installée par Néocon disposait évidemment d'une porte, mais en aluminium, et elle déparait. Celle que j'avais choisie était marron foncé et en forme de U inversé, de fabrication française, et j'y avais cloué, comme bouton de porte, un morceau de métal ramassé dans la montagne dont la forme rappelait plus ou moins celle d'un lézard.

J'étais plutôt contente de l'ambiance, même si Kuma et moi avions tout fait en un temps record. Après, une fois que le restaurant aurait ouvert, on pourrait toujours parfaire la décoration petit à petit.

La cuisine, mon lieu de travail, était, grâce à Kuma, encore plus réussie que je ne l'imaginai. Sans plus attendre, j'ai transféré la jarre de saumure emportée avec moi de la cuisine crasseuse de ma mère à la mienne, immaculée.

Ce que j'attendais avant tout de ma cuisine, c'était qu'elle soit lumineuse, propre et commode.

Comme j'utilisais le strict minimum d'appareils ménagers, je n'avais besoin ni de lave-vaisselle, ni de four à micro-ondes, ni d'autocuiseur à riz. Le réfrigérateur, l'évier, la gazinière et le four, vraiment indispensables, j'avais pu les racheter à

moindre prix à un restaurant chinois du village qui venait de faire faillite.

L'évier, par exemple, brillait comme s'il était neuf et, par chance, s'adaptait exactement à ma taille, bien que je sois petite. La hotte, fabriquée de bric et de broc en recyclant des seaux en fer-blanc, était rigolote. Et comme nous avions abattu le mur ouest pour le remplacer par une baie vitrée, j'allais pouvoir cuisiner baignée dans une splendide lumière.

Il suffisait d'ouvrir la porte-fenêtre pour accéder de plain-pied au carré d'herbes aromatiques que j'avais planté. Kuma avait fixé au plafond une poutre venant d'un arbre abattu pour éclaircir la forêt, à laquelle je pourrais accrocher librement des paniers fabriqués en lianes cueillies dans les montagnes, par exemple.

Au fil de mes petits boulots, j'avais vu un bon nombre de cuisines, mais une aussi parfaite, jamais. Avec l'argent emprunté à ma mère, j'avais même pu acheter des couteaux de professionnel et me constituer une batterie d'ustensiles indispensables.

En matière de vaisselle, c'était limité, mais ce que j'avais me plaisait.

D'ailleurs, cette vaisselle me venait de ma mère, qui m'avait donné ce qui encombrait ses placards. Toutes ces choses dont elle ne se servait pas, c'était sa propre mère, c'est-à-dire ma grand-mère, qui les avait choisies pour elle. Dans le lot,

il y avait des verres colorés de l'ère Taishô et de l'époque victorienne, des bols vietnamiens en porcelaine peinte de l'Annam, des coupelles en porcelaine d'Imari, des assiettes creuses toutes blanches de Richard Ginori, et même une collection de flûtes à champagne Baccarat dont la production avait été arrêtée. Sous chaque objet, un autocollant comportait des explications, rédigées par ma grand-mère de son écriture que je connaissais bien.

Ma mère m'avait, chose rare, offert tout cela pour fêter l'ouverture de mon restaurant. Nos goûts étaient diamétralement opposés. Cela m'avait toujours irritée, mais ce jour-là, je m'en suis félicitée. Ce qui n'était que du bric-à-brac à ses yeux représentait un trésor pour moi.

C'était une impression que j'avais, mais dans les familles de femmes, les traits de caractère n'avaient-ils pas tendance à sauter une génération ?

Ma mère, en réaction à sa propre mère trop sobre, avait pris son contre-pied en choisissant une existence mouvementée ; moi qu'elle avait élevée, je m'étais juré de ne pas lui ressembler et je menais une vie frugale, à son opposé. C'était comme un jeu de Reversi sans fin : la fille s'acharnait à badigeonner de noir les zones peintes en blanc par sa mère, que la petite-fille à son tour s'appliquait à repeindre en blanc.

La vaisselle, j'avais décidé de la ranger dans un vaisselier trouvé à l'abandon dans la remise. Une

fois lessivé dedans et dehors, il avait retrouvé toute sa beauté. Je l'avais installé sous la fenêtre par laquelle les clients pouvaient contempler les Mamelons en dînant.

Le sprint final avant l'ouverture du restaurant avait commencé.

C'était un de ces jours-là, dans la dernière ligne droite. Kuma est arrivé à la maison juché sur un tricycle pour adulte. Un vélo à assistance électrique, qui permettait de transporter de lourdes charges sans effort. Ce genre de tricycle devait bien avoir un nom mais je l'ignorais. Il avait deux roues arrière surmontées d'un grand panier. Il y avait même un rétroviseur pour surveiller la route derrière.

Kuma, les mains sur le guidon, m'a lancé d'un ton enjoué :

— Rinco, c'est un cadeau pour toi ! Je l'avais offert à Siñorita, mais plus personne ne s'en sert. Ça te dirait de l'utiliser ?

Et puis, en disant « Je t'emprunte de la peinture, d'accord ? », avec la même peinture bleu turquoise que pour les chaises, il a entrepris de repeindre le vélo un peu rouillé.

Confuse, j'ai donné des tapes sur le dos de Kuma en lui faisant signe que non des deux mains. Imaginez, c'était un précieux souvenir que lui avait laissé sa Siñorita bien-aimée. Moi qui

n'étais pas de la famille, je ne pouvais pas accepter un tel cadeau.

Voilà ce que je voulais lui faire comprendre. Mais, malgré mes protestations, en un clin d'œil, le tricycle était paré d'un joli bleu turquoise. Alors, Kuma m'a tranquillement demandé :

— Au fait, le nom du restaurant, c'est *Amour* ?

Je me suis empressée de lui faire frénétiquement non des deux mains.

Absorbée par les préparatifs d'ouverture, j'avais complètement oublié de décider de ce point important. Mais jamais, au grand jamais, je n'utiliserais le nom *Amour*. Cela aurait complètement gâché l'ambiance que Kuma et moi avions mis plus d'un mois à créer.

Tard le soir, de retour à la maison, j'y ai longuement réfléchi au lit. Et, au son du hululement de Papy hibou à minuit pile, soudain, j'ai trouvé.

Et pourquoi pas *L'Escargot* ?

En quelques secondes à peine, la certitude m'a envahie : le nom de mon futur restaurant ne pouvait être que *L'Escargot*.

C'était ça !

Emmitouflée dans ma couette comme un gâteau roulé, j'ai claqué des doigts toute seule.

Désormais, avec ce restaurant posé sur mon dos, j'avancerais, lentement. Le restaurant et moi, nous ne formerions plus qu'un.

Si je me repliais dans ma coquille, j'y trouverais un paisible lieu de retraite.